



Goldoni

Théâtre

PRÉFACE DE PAUL RENUCCI
TEXTES TRADUITS ET ANNOTÉS
PAR MICHEL ARNAUD
NOTICES PAR ANNA FONTES

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

GOLDONI

Théâtre

PRÉFACE DE PAUL RENUCCI
TEXTES TRADUITS ET ANNOTÉS
PAR MICHEL ARNAUD
NOTICES PAR ANNA FONTES

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction, de représentation et d'adaptation réservés pour tous les pays.

*© Éditions Gallimard, 1972,
pour la préface, la chronologie, les notices, les notes
et la bibliographie.*

LE VALET DE DEUX MAÎTRES

(Il servitore di due padroni)

PERSONNAGES

PANTALON DEI BISOGNOSI.

CLARICE, sa fille.

LE DOCTEUR LOMBARDI.

SILVIO, son fils.

BÉATRICE, Turinoise, en habit masculin, sous le nom de Federigo Rasponi.

FLORINDO ARETUSI, Turinois, amant de Béatrice.

BRIGHELLA, hôtelier.

SMÉRALDINE, femme de chambre de Clarice.

TRUFFALDIN, valet de Béatrice, puis de Florindo.

LE VALET DE L'HÔTELLERIE.

LE SERVITEUR de Pantalon.

DEUX PORTEFAIX.

VALETS DE L'HÔTELLERIE, rôles muets.

L'action se déroule à Venise.

ACTE PREMIER

Une pièce chez Pantalon.

SCÈNE PREMIÈRE

PANTALON, *le Docteur, Clarice, Silvio, Brighella, Sméraldine et un autre Serviteur de Pantalon.*

SILVIO, *tendant sa main droite à Clarice* : Voici ma main, Clarice, et, avec elle, c'est mon cœur tout entier que je vous offre.

PANTALON, *à Clarice* : Allons, ne rougissez pas et donnez-lui, vous aussi, votre main. Comme cela, vous serez fiancés et l'on vous mariera dans les plus courts délais.

CLARICE : Oui, cher Silvio, voici ma main. Je serai votre épouse, je vous le promets.

SILVIO : Et moi, je serai votre époux, je vous le promets pareillement.

Ils se donnent la main.

LE DOCTEUR : Bravo, bravissimo ! Voilà une bonne chose de faite. À présent, plus moyen de reculer.

SMÉRALDINE, *à part* : Sont-ils assez gentils ! Je meurs d'envie de me marier, moi aussi !

PANTALON, *à Brighella et à son Serviteur* : Vous êtes témoins tous les deux de la promesse de mariage qui lie désormais ma fille Clarice et M. Silvio, le très digne fils de M. le docteur Lombardi.

BRIGHELLA, à *Pantalón* : Oui, monsieur mon compère, et je vous remercie de l'honneur que vous voulez bien me faire.

PANTALON : Vous voyez ? J'ai été témoin à votre mariage et vous l'êtes à celui de ma fille. Je n'ai pas demandé à d'autres amis de venir, je n'ai pas invité de parents, parce que M. le Docteur est du même tempérament que moi : nous autres, nous aimons faire les choses sans bruit, à la bonne franquette ! Nous allons manger ensemble, nous nous amuserons entre nous et personne ne nous dérangera. (À *Clarice* et à *Silvio* :) Qu'en dites-vous, mes enfants ? Avons-nous raison ?

SILVIO : Moi, je n'ai d'autre désir que d'être auprès de ma bien-aimée fiancée.

SMÉRALDINE, à part : Comme je le comprends ! L'amour, c'est le meilleur des menus !

LE DOCTEUR : Mon fils n'a point de goût pour les vanités. C'est un jeune homme de cœur. Il aime votre fille et tout le reste lui est indifférent.

PANTALON : On peut vraiment dire que ce mariage était écrit dans le ciel, car, si M. Federigo Rasponi, mon correspondant de Turin, n'était pas mort, comme, ainsi que vous le savez, je lui avais promis ma fille en mariage, elle n'aurait pas pu devenir l'épouse de monsieur mon cher futur gendre.

SILVIO : Je puis certes dire que je suis chanceux. Mais je ne sais si Mme *Clarice* en dira autant.

CLARICE : Vous êtes injuste, cher *Silvio*. Vous savez pourtant combien je vous aime. Pour obéir à mon père, j'aurais épousé ce Turinois, mais vous avez toujours été le maître de mon cœur.

LE DOCTEUR : Eh oui, c'est bien vrai : quand le ciel a décrété une chose, il la fait advenir par des voies imprévues. (À *Pantalón* :) Comment ce Federigo Rasponi est-il mort ?

PANTALON : Le pauvret ! Il a été tué une nuit à cause de sa sœur... Je n'en sais pas davantage. Il a été blessé, et il est resté sur le carreau.

BRIGHELLA, à *Pantalón* : Ce triste événement s'est passé à Turin ?

PANTALON : À Turin, oui.

BRIGHELLA : Oh, pauvre M. Federigo ! Cela me désole infiniment.

PANTALON, à *Brighella* : Vous connaissiez M. Federigo Rasponi ?

BRIGHELLA : Je pense bien que je le connaissais. J'ai séjourné trois ans à Turin et j'ai également connu sa sœur. Une jeune personne pleine d'esprit et de courage; elle s'habillait en homme, elle faisait du cheval et M. Federigo l'aimait énormément. Oh ! qui eût jamais pu s'attendre à ça !

PANTALON : Que voulez-vous ! Le malheur vous guette à tous les coins de rue. Allons, ne parlons plus de choses tristes. Vous savez ce que je vais vous dire, cher compère Brighella ? Je sais que vous vous flattez d'être un excellent cuisinier. Eh bien, je voudrais que vous nous prépariez deux ou trois petits plats de votre façon.

BRIGHELLA : On ne peut plus volontiers. Ce n'est pas pour dire, mais tous mes clients sont satisfaits. Ils disent que, nulle part, on ne mange aussi bien que chez moi. Vous allez voir ce que je vais vous servir : vous vous régalerez.

PANTALON : Bravo ! Et surtout, que ce soient des plats avec beaucoup de sauce, qu'on puisse y tremper des moullettes. (*On entend frapper.*) Oh ! on frappe. Va voir qui c'est, Sméraldine.

SMÉRALDINE : Tout de suite.

Elle sort.

CLARICE : Avec votre permission, monsieur mon père...

PANTALON : Attendez. Voyons d'abord qui c'est et puis nous partirons tous ensemble.

SMÉRALDINE, *entrant* : Monsieur, c'est le serviteur d'un étranger, qui a une commission à vous faire. À moi, il n'a rien voulu dire d'autre que : « Je désire parler à votre maître. »

PANTALON : Dites-lui d'entrer. Nous verrons ce qu'il veut.

SMÉRALDINE : Bien, monsieur.

Elle sort.

CLARICE : Permettez-nous de nous retirer, monsieur mon père.

PANTALON : Où ça ?

CLARICE : Je ne sais pas, moi ! Dans ma chambre.

PANTALON : Non, non, madame : vous allez rester là. (*Bas, au Docteur :*) Le moment n'est pas encore venu de laisser ces jeunes gens seuls ensemble.

LE DOCTEUR, *bas, à Pantalon* : Voilà qui est sage ! Voilà qui est prudent !

SCÈNE II

Les mêmes, plus Truffaldin et Sméraldine

TRUFFALDIN : Je fais ma très humble révérence à toutes Vos Seigneuries. Oh ! quelle noble compagnie ! Oh ! quelle belle société !

PANTALON, *à Truffaldin* : Qui êtes-vous, mon ami ? Que désirez-vous ?

TRUFFALDIN, *à Pantalon, montrant Clarice* : Qui est cette gracieuse dame ?

PANTALON : C'est ma fille.

TRUFFALDIN : Je m'en réjouis fort.

SMÉRALDINE, *à Truffaldin* : Et, de plus, elle est fiancée.

TRUFFALDIN, *à Sméraldine* : J'en suis bien aise. Et vous, Madame, qui êtes-vous ?

SMÉRALDINE : Je suis la femme de chambre de madame, monsieur.

TRUFFALDIN : Je m'en congratule.

PANTALON : Allons, monsieur, assez de cérémonies ! Que me voulez-vous ? Qui êtes-vous ? Qui vous envoie ?

TRUFFALDIN : Doucement, doucement, au pas, au pas ! Trois questions d'un seul coup, c'est trop pour un pauvre homme.

PANTALON, *bas, au Docteur* : Je crois que ce garçon est un niais.

LE DOCTEUR, *bas, à Pantalon* : Il m'a plutôt l'air d'un farceur.

TRUFFALDIN, *à Sméraldine* : Votre Seigneurie est-elle mariée ?

SMÉRALDINE, *soupirant* : Hélas, non, monsieur.

PANTALON, *à Truffaldin* : Veuillez me dire qui vous êtes, sinon allez-vous-en !

TRUFFALDIN : Si c'est tout ce que vous désirez savoir, je vais vous faire en deux mots. Je suis le valet de

mon maître. (*Se tournant vers Sméraldine :*) Donc, pour revenir à nos moutons...

PANTALON, à *Truffaldin* : Mais qui est votre maître ?

TRUFFALDIN : C'est un étranger qui voudrait venir vous rendre une petite visite. (*Même jeu, à Sméraldine :*) Nous causerons de cette histoire de mariage.

PANTALON, à *Truffaldin* : Cet étranger, qui est-ce ? Comment s'appelle-t-il ?

TRUFFALDIN : Ça, il faut plus de deux mots pour vous le dire. C'est M. Federigo Rasponi de Turin, c'est mon maître, il vous salue, il est arrivé par le coche d'eau, il est en bas, il m'envoie en ambassade, il voudrait vous saluer, il m'attend avec la réponse. Vous êtes satisfait ? Vous voulez en savoir davantage ? (*Tout le monde, entendant cela, manifeste son étonnement. Se tournant de nouveau vers Sméraldine :*) Revenons à nous...

PANTALON, à *Truffaldin* : Mais venez donc ici et parlez-moi ! Que diable racontez-vous ?

TRUFFALDIN : Et si vous désirez savoir qui je suis, moi, je suis Truffaldin Batacchio, natif de Bergame.

PANTALON : Peu m'importe qui vous êtes. Je voudrais que vous me disiez de nouveau qui est votre maître. J'ai peur d'avoir mal entendu.

TRUFFALDIN : Pauvre vieillard ! Il est sans doute dur d'oreille. Mon maître, c'est M. Federigo Rasponi de Turin.

PANTALON : Allez, allez, vous êtes fou à lier ! M. Federigo Rasponi de Turin est mort.

TRUFFALDIN : Il est mort ?

PANTALON : Bien sûr, il est mort. Malheureusement pour lui.

TRUFFALDIN, à part : Diable ! Mon maître serait mort ? Je l'ai pourtant laissé vivant en bas. (*Haut :*) Sérieusement, il est mort ?

PANTALON : Je vous dis qu'il est mort, tout à fait mort.

LE DOCTEUR : Oui, c'est la vérité : il est mort. Il ne peut pas y avoir le moindre doute.

TRUFFALDIN, à part : Oh, mon pauvre maître ! Il a dû lui arriver un accident. (*Haut :*) Avec votre permission...

PANTALON : C'est tout ce que vous me voulez ?

TRUFFALDIN, se dirigeant vers la sortie : S'il est mort, je n'ai plus rien à faire ici. (*À part :*) Je vais bien voir si c'est vrai.

Il sort.

PANTALON : Qu'est-ce que vous en pensez ? Est-ce un coquin ou est-ce un fou ?

LE DOCTEUR : Je ne sais que dire. Il m'a l'air d'être un peu l'un et un peu l'autre.

BRIGHELLA : Moi, je crois plutôt que c'est un benêt. C'est un Bergamasque et ça m'étonnerait que ce soit un vaurien.

SMÉRALDINE : Il ne manque en tout cas pas de suite dans les idées. (*À part :*) Il ne me déplaît pas, ce petit brunet.

PANTALON : Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de M. Federigo ?

CLARICE : S'il était vrai qu'il est à Venise, ce serait pour moi une nouvelle bien fâcheuse.

PANTALON, à Clarice : Ne dites donc pas de bêtises ! Vous n'avez pas vu les lettres nous annonçant sa mort ?

SILVIO : Même s'il est vivant et qu'il soit ici, il arriverait trop tard.

TRUFFALDIN, *reparaissant* : Messieurs et la compagnie, je suis surpris ! On n'agit pas ainsi avec les pauvres gens. On ne trompe pas ainsi les étrangers. Ce n'est pas là se conduire honnêtement. Et je m'en ferai rendre compte.

PANTALON, *en aparté* : Quand je vous disais qu'il est fou ! (*À Truffaldin :*) Qu'y a-t-il ? Que vous a-t-on fait ?

TRUFFALDIN : Venir me raconter que M. Federigo Rasponi est mort !

PANTALON : Et alors ?

TRUFFALDIN : Et alors, il est là, vivant, en bonne santé, plein de fougue et de vigueur, et qui désire vous saluer, si vous y consentez.

PANTALON : M. Federigo ?

TRUFFALDIN : M. Federigo.

PANTALON : Rasponi ?

TRUFFALDIN : Rasponi.

PANTALON : De Turin ?

TRUFFALDIN : De Turin.

PANTALON : Mon enfant, courez à l'hôpital vous faire soigner : vous êtes fou !

TRUFFALDIN : Par la rate du diable ! Oh ! vous me feriez blasphémer comme un joueur. Mais puisqu'il est là, chez vous, dans l'antichambre, et que la peste vous prenne !

PANTALON : D'ici un instant, je m'en vais te caresser les côtes !

LE DOCTEUR : Non, monsieur Pantalon, non ! Dites plutôt à ce garçon de faire venir cette personne qu'il croit être Federigo Rasponi.

PANTALON : Oui, oui, faites-le venir, ce mort ressuscité.

TRUFFALDIN : Qu'il soit mort et qu'il soit ressuscité, c'est possible : moi, je n'ai rien contre. Mais maintenant il est vivant, et vous allez le voir de vos propres yeux. Je vais lui dire de venir. Mais dorénavant apprenez à vous mieux conduire avec les étrangers, avec les hommes de mon espèce, avec un honorable Bergamasque. (*Ce qui précède, à Pantalon, avec colère. À Sméraldine :*) Ma mignonne, en temps utile, nous causerons.

Il sort.

CLARICE, *bas*, à *Silvio* : Silvio, mon bien-aimé, je tremble comme une feuille.

SILVIO, *bas*, à *Clarice* : Ne craignez rien : quoi qu'il arrive, vous serez mienne.

LE DOCTEUR : À présent, nous allons en avoir le cœur net.

PANTALON : C'est peut-être un fripon quelconque qui va essayer de me faire avaler des sornettes.

BRIGHELLA : Comme je vous le disais, monsieur mon compère, j'ai connu M. Federigo. Nous verrons bien si c'est lui.

SMÉRALDINE, *à part* : Et pourtant ce petit brunet n'a pas la physionomie d'un menteur. Je vais voir si je ne pourrais pas... (*Haut :*) Avec votre permission...

Elle sort.

SCÈNE III

Les mêmes, plus BÉATRICE, habillée en homme et sous le nom de Federigo.

BÉATRICE : Monsieur Pantalon, la façon dont vous me traitez ne correspond guère à la courtoisie que j'ai admirée dans vos lettres. Je vous envoie mon serviteur pour qu'il vous annonce ma venue, et vous me faites attendre dans la rue et ne daignez me laisser entrer qu'au bout d'une demi-heure.

PANTALON : Veuillez m'excuser, je... Mais qui êtes-vous, monsieur ?

BÉATRICE : Federigo Rasponi de Turin, pour vous servir.

Tous manifestent leur stupéfaction.

BRIGHELLA, *à part* : Que vois-je ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Ce n'est pas là M. Federigo, mais Mme Béatrice, sa sœur. Je voudrais bien savoir ce qui se cache là-dessous.

PANTALON : Je suis abasourdi, je... Mais je me réjouis néanmoins de vous voir vivant et en bonne santé, car nous avions eu de bien mauvaises nouvelles de vous. (*Bas, au Docteur* :) Je dis ça comme ça, mais, vous savez, je suis loin d'être convaincu...

BÉATRICE : Je le sais : le bruit a couru que j'avais été tué en duel. Grâce au ciel, j'ai seulement été blessé, et, aussitôt rétabli, je me suis mis en route pour Venise, comme nous en étions convenus, vous et moi, depuis déjà longtemps.

PANTALON : Je ne sais que dire. Vous avez la mine d'un honnête homme, mais il m'a été affirmé de façon aussi péremptoire que formelle que M. Federigo était mort, c'est pourquoi, vous comprenez... si vous ne me donnez pas la preuve du contraire...

BÉATRICE : Vos doutes sont on ne peut plus fondés et je reconnais qu'il m'appartient de les dissiper. Voici quatre lettres de correspondants et d'amis à vous, et l'une d'entre elles du propre directeur de notre banque. Vous ne pourrez que reconnaître les signatures, et, de la sorte, vous vous convaincrez que je suis bien moi-même.

Elle donne quatre lettres à Pantalon et celui-ci se met à les lire.

CLARICE, *bas, à Silvio* : Ah, Silvio, nous sommes perdus !

SILVIO, *bas, à Clarice* : Je perdrai peut-être la vie, mais, vous, je ne vous perdrai pas !

BÉATRICE, *à part, voyant Brighella* : Ciel ! Brighella ici ! Qu'est-ce qu'il peut bien faire ici ? Il va certainement me reconnaître ; je ne voudrais pas qu'il me trahisse. (*Haut, à Brighella* :) Il me semble vous connaître, mon ami.

BRIGHELLA : Eh oui, monsieur, vous ne vous rappelez pas Brighella Cavicchio, à Turin ?

BÉATRICE : Ah, si, à présent, je vous reconnais. (*Se rapprochant de Brighella :*) Que faites-vous à Venise, mon brave homme ? (*À mi-voix :*) Pour l'amour du ciel, ne me trahissez pas !

BRIGHELLA, *bas, à Béatrice* : Il n'y a pas de danger. (*Haut :*) Je suis hôtelier, pour vous servir.

BÉATRICE : Oh, cela tombe à pic ! Puisque j'ai le plaisir de vous connaître, je vais venir loger chez vous.

BRIGHELLA : C'est un honneur que vous me ferez. (*À part :*) Il y a certainement de la contrebande là-dessous.

PANTALON : J'ai tout lu. Il est évident que ces lettres ont été écrites pour servir d'introduction auprès de moi à M. Federigo Rasponi, et puisque vous me les présentez, il me faut bien croire que vous êtes... ce que disent ces lettres.

BÉATRICE : S'il vous restait encore quelque doute, monsieur Brighella, ici présent, me connaît et peut vous certifier que je suis bien moi.

BRIGHELLA : Oui, oui, monsieur mon compère, je le certifie : monsieur est bien monsieur Federigo Rasponi.

PANTALON : S'il en est ainsi, et puisque, outre ces lettres, mon compère Brighella me l'atteste également, je me réjouis de vous voir en vie, cher monsieur Federigo, et je vous prie de me pardonner mes doutes.

CLARICE : Monsieur mon père, ce monsieur est donc M. Federigo Rasponi ?

PANTALON : Mais oui, c'est bien lui.

CLARICE, *bas, à Silvio* : Que je suis malheureuse ! Que va-t-il nous arriver ?

SILVIO, *bas, à Clarice* : N'ayez pas peur, vous dis-je : vous êtes mienne et je vous défendrai.

PANTALON, *bas, au Docteur* : Qu'en pensez-vous, Docteur, arrive-t-il trop tard ?

LE DOCTEUR : *Accidit in punto, quod non contingit in anno*¹ !

BÉATRICE, *montrant Clarice* : Qui est cette dame, monsieur Pantalon ?

PANTALON : C'est ma fille Clarice.

BÉATRICE : Ma future épousé ?

PANTALON : Oui, monsieur, tout juste. (*À part :*) Me voilà dans un beau pétrin !

BÉATRICE, à *Clarice* : Madame, accordez-moi l'honneur de vous présenter mes hommages.

CLARICE, *sèchement* : Votre dévouée servante.

BÉATRICE, à *Pantalon* : Elle m'accueille bien froidement.

PANTALON : Que voulez-vous ? Elle est d'un naturel timide.

BÉATRICE, à *Pantalon*, en lui montrant *Silvio* : Et ce monsieur, c'est l'un de vos parents ?

PANTALON, *vivement* : Oui, monsieur, c'est l'un de mes neveux.

SILVIO, à *Béatrice* : Non, monsieur, je ne suis nullement son neveu, je suis le fiancé de Mme Clarice.

LE DOCTEUR, *bas*, à *Silvio* : Bravo ! Mais ne t'emporte pas ! Dis posément ce que tu as à dire.

BÉATRICE : Comment ? Vous, le fiancé de Mme Clarice ? Sa main ne m'a-t-elle pas été promise ?

PANTALON : Bon, bon, je vais tout vous expliquer. Cher monsieur Federigo, comme je croyais que vous aviez vraiment le malheur d'être mort, j'avais donné ma fille à M. Silvio : il n'y a pas de mal à cela, je pense ! Finalement, vous êtes là et vous arrivez encore à temps. Si vous voulez d'elle, Clarice est à vous et je suis prêt à tenir ma parole. Monsieur Silvio, je ne sais que dire, mais vous pouvez vous rendre compte par vous-même de la situation. Je vous avais mis au courant, vous le savez, et vous ne pouvez pas me faire de reproche.

SILVIO : Je suis sûr que monsieur Federigo ne voudra pas prendre pour épouse une jeune fille qui a donné sa foi à un autre.

BÉATRICE : Oh ! je ne suis pas si délicat. Je la prendrai ce nonobstant. (À *part* :) J'ai envie de m'amuser un peu.

LE DOCTEUR, à *part* : Un mari tout à fait à la mode ! Il est charmant.

BÉATRICE : J'espère que Mme Clarice ne refusera pas ma main.

SILVIO : Oh, quoi, monsieur, vous arrivez trop tard. Mme Clarice doit être ma femme, et n'espérez pas que je vous la cède. Si M. Pantalon me manque de parole, je saurai m'en venger, et si quelqu'un veut me ravir ma Clarice, c'est à mon épée qu'il devra la disputer.

Il sort.

LE DOCTEUR, à *part* : Bravo, corbleu, bravo !

BÉATRICE, *à part* : Non, non, ce n'est pas ainsi que je veux mourir.

LE DOCTEUR, *à Béatrice* : Mon cher, Votre Seigneurie arrive un peu tard. C'est mon fils que Mme Clarice doit épouser. *Prior in tempore, potior in jure*¹. La loi est formelle.

Il sort.

BÉATRICE, *à Clarice* : Et vous, madame ma promise, vous ne dites rien ?

CLARICE : Je dis que vous êtes venu me torturer.

Elle sort.

SCÈNE IV

PANTALON, BÉATRICE *et* BRIGHELLA,
puis le SERVITEUR de Pantalon.

PANTALON, *voulant courir après Clarice* : Comment, péronnelle ? Qu'est-ce que tu dis ?

BÉATRICE : Calmez-vous, monsieur Pantalon. Je la plains et je la comprends. Il ne faut pas la prendre par la sévérité. Avec le temps, j'espère pouvoir mériter ses bonnes grâces. En attendant, nous allons examiner nos comptes, car, comme vous le savez, c'est là l'une des deux raisons qui m'ont amené à Venise.

PANTALON : En ce qui concerne nos comptes, tout est en ordre. Je vais vous faire voir mes livres. Il y a beaucoup d'argent qui vous attend, et il vous sera versé quand vous le voudrez.

BÉATRICE : Je reviendrai m'entretenir avec vous plus à loisir; pour le moment, si vous le permettez, je vais aller avec Brighella expédier quelques menues affaires dont j'ai été chargé. Connaissant Venise, il pourra m'être d'un grand secours.

PANTALON : Faites à votre guise et, si vous avez besoin de la moindre chose, je suis à votre disposition.

BÉATRICE : Si vous vouliez bien me donner un peu d'argent, vous me rendriez service. Je suis parti de Turin avec le strict nécessaire, pour ne pas perdre au change.

PANTALON : Volontiers, cher monsieur. À présent, mon caissier n'est pas là, mais, dès qu'il arrivera, je vous

enverrai votre argent. Vous allez bien loger chez mon compère Brighella ?

BÉATRICE : Oui, naturellement. Je vous enverrai mon serviteur; c'est un garçon de confiance, dont on peut être sûr.

PANTALON : Parfait ! Je lui remettrai la somme en question, et si vous voulez faire pénitence en partageant mon repas, vous serez le bienvenu.

BÉATRICE : Permettez-moi aujourd'hui de ne pas accepter votre aimable invitation. Une autre fois, j'abuserai volontiers de votre hospitalité.

PANTALON : Vous êtes ici chez vous.

LE SERVITEUR DE PANTALON, *entrant* : Monsieur, on vous demande.

PANTALON : Qui ça ?

LE SERVITEUR : Quelqu'un... je ne sais pas très bien...
(*Bas, à Pantalon* :) Il y a du grabuge.

Il sort.

PANTALON : Je viens tout de suite. (*À Béatrice* :) Avec votre permission. Excusez-moi si je vous fausse compagnie. Brighella, vous êtes de la maison : tenez-vous à la disposition de M. Federigo.

BÉATRICE : Ne vous mettez pas en peine pour moi.

PANTALON : Il faut que je m'en aille. Au plaisir de vous revoir. (*À part* :) Je ne voudrais pas que les choses se gâtent.

Il sort.

SCÈNE V

BÉATRICE *et* BRIGHELLA

BRIGHELLA : Peut-on savoir, madame Béatrice ?...

BÉATRICE, *vivement* : Taisez-vous, pour l'amour du ciel, ne me trahissez pas ! Mon pauvre frère est mort, tué en duel soit par Florindo Aretusi, soit par quelqu'un d'autre à l'instigation de celui-ci. Vous vous rappelez sans doute que M. Florindo m'aimait et que mon frère ne voulait pas que je répondisse à son amour. Toujours est-il qu'il y a eu duel et que, Federigo ayant été tué, Florindo, redoutant à juste titre qu'on l'accuse de cette mort, s'est enfui sans même pouvoir prendre congé de moi. Dieu sait si je suis désolée de la mort de mon

Les Amoureux	1504
<i>Notice</i>	1504
<i>Notes</i>	1507
L'Imprésario de Smyrne	1508
<i>Notice</i>	1508
<i>Notes</i>	1509
Les Rustres	1509
<i>Notice</i>	1509
<i>Notes</i>	1512
Le Nouvel Appartement	1513
<i>Notice</i>	1513
<i>Notes</i>	1514
La Trilogie de la villégiature	1515
<i>Notice</i>	1515
La Manie de la villégiature	1518
<i>Notes</i>	1518
Les Aventures de villégiature	1519
<i>Notes</i>	1519
Le Retour de villégiature	1520
<i>Notes</i>	1520
Barouf à Chioggia	1520
<i>Notice</i>	1520
<i>Notes</i>	1523
L'Éventail	1524
<i>Notice</i>	1524
<i>Notes</i>	1526
<i>Bibliographie</i>	1527

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LE VALET DE DEUX MAÎTRES
LES DEUX JUMEAUX VÉNITIENS
LA FINE MOUCHE
LA FAMILLE DU COLLECTIONNEUR
OU LA BELLE-MÈRE ET LA BRU
LE CAFÉ
LE MENTEUR
L'AMANT MILITAIRE
LE FEUDATAIRE
LA LOCANDIERA
LES AMOUREUX
L'IMPRÉSARIO DE SMYRNE
LES RUSTRES
LE NOUVEL APPARTEMENT
LA MANIE DE LA VILLÉGIATURE
LES AVENTURES DE VILLÉGIATURE
LE RETOUR DE VILLÉGIATURE
BAROUF À CHIOGGIA
L'ÉVENTAIL

Préface par Paul Renucci

Notices par Anna Fontes

*Chronologie, notes et bibliographie
par Michel Arnaud*